

BRAFA ART FAIR



Didier Claes, vice-Président de la BRAFA ©Michel Figuet

Didier Claes est expert en arts africains et plus particulièrement spécialisé dans les arts d'Afrique Centrale. Privilégiant l'excellence et passionné par toutes les formes d'art, il aime se fixer des défis comme arriver à motiver de jeunes collectionneurs ou mettre en lumière des objets encore méconnus. Il est vice-Président de la BRAFA depuis 2012 et sa galerie 'Claes Gallery' est située à deux pas de l'avenue Louise à Bruxelles.

La prochaine BRAFA se tiendra du dimanche 28 janvier au dimanche 4 février 2024. Comment envisagez-vous cette 69^{ème} édition ?

Ce sera la 3^{ème} édition de la BRAFA à Brussels Expo, nous y avons bien pris nos marques et commençons même à être rodés. Le lieu choisi se confirme comme étant un lieu qui plaît à tous, tant à nos exposants qu'à nos visiteurs. Pour cette édition, nous voulions assurer une grande diversité de spécialités et rester proche de l'ADN de la Foire, qui est à la base une foire d'antiquaires. De ce fait, en janvier 2024, nous aurons un juste équilibre entre les différents domaines proposés. A travers cette dynamique, nous souhaitons attirer un public regroupant plusieurs générations.

La BRAFA a pris ses marques à Brussels Expo. Quels sont, selon vous, les avantages de ce lieu pour les exposants et les visiteurs ?

D'une part, c'est un lieu qui a été créé pour des expositions, ce qui simplifie par définition la vie de nos exposants. Brussels Expo est facilement accessible pour les visiteurs venant d'un peu partout en Belgique ou des pays limitrophes. A Tour & Taxis, l'accessibilité a été modifiée ainsi que la mobilité, ce qui ne correspond plus aujourd'hui aux exigences de la BRAFA. D'autre part, si la Foire décidait de s'agrandir dans le futur, il existe une possibilité d'expansion sur le site de Brussels Expo, c'est un avantage non-négligeable.

Etes-vous satisfait de la taille actuelle de la BRAFA ?

C'est l'éternelle question. Ma philosophie est la suivante : 'tout ce qui n'avance pas, recule'. Ceci dit, certaines foires similaires ont du mal à maintenir leur nombre d'exposants. Au-delà de l'envie de s'agrandir, l'important est surtout de proposer une foire de qualité. Nous pourrions ouvrir encore un peu plus la Foire à d'autres spécialités comme le dessin, la photographie ou proposer une section avec des galeries débutantes et monter de 130 à 150 exposants mais pas au-delà.

L'art moderne et contemporain sont très en vogue, comment fait la BRAFA pour préserver son éclectisme ?

Nous devons prendre en compte les évolutions des goûts des collectionneurs et du marché. Si nous étions restés figés sur ce que nous faisons au début, nous aurions une foire poussiéreuse aujourd'hui. Nous devons suivre le marché tout en gardant un équilibre, c'est un exercice qui n'est pas simple. Si l'on observe la Foire, on se rend compte qu'elle présente ce que l'on peut retrouver dans les intérieurs des collectionneurs : un savant mélange d'art ancien, d'art moderne, d'art contemporain et de design.

La Fondation Paul Delvaux est l'invitée d'honneur de la BRAFA 2024. Ce n'est pas la première fois que vous mettez une institution à l'honneur. Quel est le but de cette démarche ?

C'est une tradition à la BRAFA de donner une place aux institutions belges. La Foire, qui a une résonance notamment grâce à la presse et aux réseaux sociaux à l'étranger, offrira une occasion à la Fondation Paul Delvaux de se faire connaître internationalement. C'est une sorte de win-win entre les acteurs du marché de l'art et les acteurs des institutions publiques. Ce qui favorise notre réputation en Belgique comme ailleurs.

Citez trois bonnes raisons de venir visiter la BRAFA en janvier 2024 ?

C'est un musée vivant qui passe par toutes les époques et tous les styles. C'est un événement qui permet de partager des passions ; on peut facilement poser des questions aux exposants et échanger avec eux. L'ambiance qui y règne est également une très bonne raison de venir visiter la Foire.

Comment se positionne la BRAFA sur le marché de l'art ?

La BRAFA est une sorte de bulle qui reçoit plus de 65.000 visiteurs pendant 10 jours en janvier à Bruxelles, capitale de l'Europe. C'est un bon baromètre du marché de l'art et on peut dire que la Foire est en bonne santé. Elle donne accès à des objets de très grande qualité avec des catégories de prix plus au moins accessibles et les exposants sont ravis de leur participation à la BRAFA.

Comment voyez-vous le développement de la BRAFA ?

Je vois l'organisation d'un événement un peu comme un gouvernement. Il faut pouvoir apporter du neuf, il faut du changement. Un renouvellement des personnes et d'idées. Il y a toujours eu de

l'innovation à la BRAFA, des aménagements et des déménagements, etc. et pour garder une dynamique, il faut absolument continuer à évoluer.

Que peut-on souhaiter à la BRAFA pour les dix prochaines années ?

Je lui souhaite de s'ouvrir encore à d'autres domaines, peut-être moins mis en avant aujourd'hui, comme le street art et la photographie, tout en gardant son ADN.

Les foires ont-elles toujours le même attrait pour les galeries ?

Il y a eu un effet de mode concernant les foires mais aujourd'hui, ce modèle est peut-être un peu remis en question, surtout depuis le COVID. On sent que le marathon des foires est terminé, les galeries en font moins parce qu'elles sont plus sélectives. Je pense que chaque exposant fait un choix selon sa situation géographique, son domaine, sa clientèle, etc. La BRAFA 2024 est complète depuis le mois d'août, ce qui signifie que les exposants nous choisissent et avec le succès de l'année dernière au niveau visiteurs, on peut dire que la BRAFA est un événement privilégié par tous les acteurs du marché de l'art.

Comment et par quel biais se dessinent les tendances du marché de l'art ?

A chaque génération son mouvement. A chaque mouvement sa part de création et donc d'intérêt du public. Une erreur à ne pas faire est de dénigrer chaque mouvement générationnel. C'est souvent ce que l'on fait. Nous sommes dans un monde où l'évolution est constante, il faut accepter qu'il y aura toujours de nouvelles tendances et ne pas tomber dans le conservatisme voire même le protectionnisme. Dans les années 1980, Basquiat était considéré comme un artiste street art. Aujourd'hui, c'est l'un des artistes d'après-guerre les plus importants au monde. D'où le fait qu'il faille toujours se remettre en question, d'autant plus en tant que membre du Conseil d'Administration d'une foire.

L'art peut-il encore aujourd'hui être considéré comme une valeur refuge ?

Je n'emploierais pas le mot valeur refuge mais plutôt diversification puisque lorsque l'on parle de valeur refuge, on rentre dans une sorte de spéculation. J'ai toujours du mal à voir l'art comme une spéculation. Mon expérience personnelle me fait dire que voir l'art de cette façon est une erreur. C'est avant tout une affaire de passion et d'émotion. Ceci dit, quand l'achat d'art est bien accompagné et construit intelligemment, comme la BRAFA le propose, l'art peut peut-être effectivement devenir une valeur refuge.

Vous êtes vice-Président de la BRAFA, pourriez-vous nous en dire plus sur votre rôle au sein de la BRAFA et ce que cela implique pour vous ?

Dans un Conseil d'Administration, mon rôle, comme celui des autres administrateurs, est notamment celui de juger de la pertinence d'intégrer telle ou telle galerie à la Foire et du niveau de qualité des différentes galeries. Notre rôle s'étend aux relations avec l'extérieur, à la communication autour de la Foire mais aussi à défendre sa réputation.